

venir à la vie?, dit-il, mais où est-elle passée, la vie? Est-ce que ça existe?... ou bien tout n'était-il qu'imagination... idées dans la tête... chimères?"(p.176).

Ce livre, dira-t-on, est bien triste, car ne détaille-t-il pas la lente destruction de la mémoire, c'est-à-dire de la vie, et de cette intelligence des choses qui donne à l'homme sa pleine signification? Certes, le drame de Maarten se lit parfois les yeux embués. Mais si J. Bernlef a le goût du tragique feutré, il ne donne cependant jamais dans le pathos, voire dans le mélodrame larmoyant. Il y a des moments très émouvants, surtout entre Maarten et Véra; il y a des révoltes qui donnent froid au coeur, tant elles traduisent le désarroi de ceux qui, lucides, sont condamnés à vivre auprès du malade. "Cela fait quarante ans que nous sommes mariés, dit Véra. Et voilà ce qui nous tombe dessus, d'un seul coup. D'habitude c'est plus lent, plus progressif. Mais chez lui ça s'est déclenché brutalement. Je me sens dépassée. C'est cruel, c'est injuste. Parfois je sens monter la colère, la révolte, en voyant son regard qui semble venir d'un autre monde. A d'autres moments, je n'éprouve plus que de la tristesse, et j'aimerais tant le comprendre" (p. 8). Ces moments qui nous rappellent à la réalité du drame alternent cependant assez fréquemment avec cet humour quelque peu grisâtre des situations insolites. En effet, la mémoire défaillante de Maarten crée des quiproquos, des erreurs d'identité, des malentendus presque malicieux entre mari et femme. Il y a là des ressorts de comédie. Dans leurs premiers stades, les symptômes de la maladie de Maarten ont parfois, il faut bien le reconnaître, ce petit air mutin d'une douce folie qui force un sourire sans cruauté. Le romancier l'a sans doute voulu ainsi, plutôt que d'entraîner son lecteur dans l'étouffante atmosphère d'une funeste fatalité. La vie, c'est aussi l'alternance du rire et des larmes.

On peut dire que le style de J. Bernlef, malgré le cadre psychologique, est le plus souvent enjoué. C'est que Maarten, le narrateur, ne comprend pas tout à fait la gravité de son état. S'il raconte donc son passé, c'est pour y retrouver des instants délicieux, avec Véra jeune, avec son père, avec une fille rencontrée au hasard d'un séjour parisien, avec son professeur de piano dont, enfant, il était éperdument amoureux. S'il se replonge malgré lui dans le présent, c'est pour s'y mouvoir avec une méfiance presque puérile qu'il exprime sur un ton familier, rarement tragique. Seules les dernières pages du roman, quand la maladie étouffe tout souvenir, toute cohérence, saisissent à la gorge.

Ce livre se doit d'être lu par tous ceux qui n'ont pas perdu le sens de la compassion, de la solidarité humaine, de l'amour. De l'amour, oui. Car en filigrane

du roman de J. Bernlef s'inscrit la très belle histoire d'un couple vieilli dans le souci de l'autre, dans la tranquille affection mutuelle. Un couple frappé par un malheur irréparable, mais à tout jamais uni dans la certitude irraisonnée de sa tendresse inaltérable.

Johan Daisne: *Un Soir Un Train*. Préface de Marcel Brion de l'Académie française. Traduit du néerlandais par Maddy Buysse. Complexe, Coll. Le plat pays, 1973.

Constant Venesoen
University of Western Ontario

Cette rêverie — car peut-on l'appeler autrement? — fut écrite par Johan Daisne (pseudonyme de Herman Thiery) en 1948. L'auteur avait alors trente-huit ans, il avait connu les sombres heures de la guerre, la fragilité de l'existence, l'horreur de la mort, vécue ou imaginée.

C'est autour du thème de la mort que Johan Daisne tisse une toile aux teintes grisâtres, fondues dans les plis d'un linceul. Trois lieux ponctuent, immobiles, le passage de la vie à la mort. Un train, familial, où le sommeil des passagers n'est plus que le masque de la mort. La jeune nuit du printemps les enveloppe déjà de son deuil. Le narrateur s'inquiète, s'interroge: le temps se serait-il arrêté? Il part donc, errant de wagon en wagon, à la recherche de la vie, à la recherche de lui-même. Il rencontrera d'abord un vieillard vénérable, sage et savant, le professeur Hernhutter, descendant peut-être des frères Moraves qui "ne portaient pas de deuil et emmenaient la dépouille de leur défunt dans un cercueil peint de couleurs vives"(p.50). Hernhutter, ne serait-il pas aussi la vision du moi, tel qu'il souhaite vieillir, dans la bienveillance et la confiance en une vie prometteuse de bonheur? Premier *alter ego* du narrateur qui projette ainsi le prolongement temporel de son existence menacée. Regard narratif braqué sur l'espoir d'un vieillissement paisible.

Le deuxième lieu, où rien ne change, où "La nuit paraissait nous avoir enlevé toute perspective de la durée comme de l'espace"(p.63), est le chemin figé qui mène à l'au-delà, qui trace d'un seul trait le passage à l'éternité. C'est là que le narrateur et Hernhutter retrouvent Val, jeune homme éperdu qu'ils avaient aperçu courant le long de la voie ferrée. Image de la jeunesse insouciant et gracieuse. Comme eux il avait somnolé dans l'obscurité, et comme eux il avait eu, dans un vague demi-sommeil, "un sentiment de

confiance”(p.71) en la vie. Hernhutter réaffirme l'osmose des trois compagnons de la nuit: "A ma manière, celle de la vieillesse, je me suis alors, tout comme vous, raccroché à la vie, au sens merveilleux de cette réalité, dans une pensée pareille à une étreinte!"(p.73). Le narrateur, Hernhutter et Val ne sont donc plus que les volets intimement liés d'un seul triptyque: jeunesse, maturité, vieillesse.

Enfin, un troisième lieu: une auberge sans nom, antichambre de la mort. Tour de Babel et plaque tour-nante d'un monde où les trois compagnons se plaisent sans en comprendre le langage, où tous les êtres se confondent dans l'ultime solidarité de la mort. Ils mangent et boivent, peut-être leur dernier repas; Val danse une dernière fois, emporté par les rythmes d'une danse macabre. Un tram vicinal arrive, c'est la cohue, le dernier départ, l'évanouissement de Val, happé par la mort, dans la nuit fatale. Seuls restent la jeune serveuse de l'auberge, Parque souriante, aux traits variables, le narrateur et Hernhutter.

Il y eut, en effet, un accident de chemin de fer, des morts, des blessés, des survivants, dont le narrateur, commotionné, assis sur le seuil de l'au-delà, arraché enfin au récit onirique de l'instant mortuaire...

Cette oeuvre de Johan Daisne n'est ni un roman ni une nouvelle. Peut-être parlerait-on de conte fantastique, chargé de symboles, élargi par une émouvante dimension métaphysique. A travers ses trois personnages, qui n'en forment sans doute qu'un seul, l'auteur @interroge le bien-être de la vie, les ténèbres de la mort, les visages des femmes aimées, le cheminement de l'existence. C'est Val et sa jeunesse évaporée qui meurent, Val gracieux et charmant, mais qui n'est plus qu'un souvenir lointain. Hernhutter demeure, méconnaissable, hébété, inconnu, comme toute vision de la vieillesse.

Pourquoi lire ce conte qui, en dépit de son thème, ne déprime jamais? Parce qu'il éveille et maintient notre curiosité, à la manière d'une nouvelle policière. Parce qu'il s'accroche à notre sensibilité vitale, à nos instants d'angoisse, à nos heures de joie de vivre. Parce qu'il s'adresse aussi à notre intelligence, lorsque celle-ci veut bien se laisser bercer par ses plus profondes émotions.

Cees Nootboom: *Rituels*. Paris, Calmann-Lévy, 1985.
Cees Nootboom: *Dans les montagnes des Pays-Bas*. Paris, Calmann-Lévy, 1988.

Basil D. Kingstone
University of Windsor

Cees Nootboom est né en 1933 à La Haye. En 1955, il a publié son premier roman, *Philip en de anderen* (Philippe et les autres), qui lui a valu le rang d'enfant prodige des lettres. Par la suite, cependant, il s'est tourné vers la poésie, se mettant à l'école des poètes dits "des années cinquante" (de Vijftigers), et vers les récits de voyage. Pour le grand public hollandais, seul le roman est "sérieux", de sorte que malgré deux autres romans de lui: *De verliefde gevangene* (Le prisonnier amoureux, 1958) et *De Ridder is gestorven* (1963; tr. fr.: *Le chevalier est mort*, 1967) c'est *Rituels* (1980) qui marque sa redécouverte. En même temps, l'Europe l'a découvert: ce roman a été traduit en anglais et en allemand en 1984, en français en 1985, en hongrois en 1986... L'autre roman de Nootboom dont nous donnons ici un compte rendu date de 1984, la version française étant sortie en 1988. Le lecteur francophone peut également lire son *Chant de l'être et du paraître* et *Mokusei*, parus en néerlandais en 1981 et 1982 respectivement.

Rituels consiste de trois épisodes, qui se déroulent en 1953, 1963 et 1973. Cette structure épisodique rappelle un peu *L'Assaut* de Harry Mulisch, dont le héros éprouve une suite de chocs et de changements, reliés aux événements politiques qui jalonnent sa vie; mais ici, les jalons sont d'ordre purement privé. Notre héros est en effet détaché de la vie, il trouve que déjà l'idée d'avoir une opinion politique est absurde, il n'a même pas d'emploi régulier: il gagne sa vie en jouant la bourse, en achetant et en vendant des oeuvres d'art, et en écrivant une rubrique astrologique pour un quotidien. Il s'appelle Inni, et son nom est bien choisi, car il est tout intérieur - mais même sa vie intérieure, sa mémoire, est faible. Sa femme Zita (nom qui évoque justement *vita* et *zoe*, en somme la vie) se sent de plus en plus négligée et finit par le quitter, perte qui l'amène à essayer de se pendre. Sa tentative est faite le jour où le président Kennedy est assassiné, mais cet événement politique affecte Inni seulement par ses incidences sur la bourse.

On voit donc bien que ce roman est une histoire purement intérieure, et l'arbitraire des dates le confirme. L'incident de 1963 est un "intermède" entre les deux rencontres capitales de la vie d'Inni, qui ont lieu en 1953 et 1973. (De même, nous l'apprenons en pas-